Charles le Chauve, devient sa femme, après la mort d'Hermentrude; Amgarde, fille d'un *favori* de Louis II, devient maîtresse du roi, puis son épouse en 862.

C'est un tout autre personnage que cette petite Odette de Champd'hiver, fille d'un marchand de chevaux, introduite dans le lit du vieux Charles VI par sa propre femme Isabeau, et adorée du pauvre insensé, dont elle calmait les douleurs. Odette en eut une fille, Marguerite de Valois, que Charles VII reconnut pour sa sœur et qu'il fit épouser à Jean de Belleville ; le peuple la surnommait la *petite reine*, et elle a laissé une douce et poétique mémoire. Agnès Sorel, la maîtresse de Charles VII, ne fut pas moins sympathique, quoique la légende ait probablement de beaucoup exagéré son rôle ; mais cette légende même montre qu'on lui croyait, dans le peuple, des sentiments généreux et assez d'ascendant sur l'esprit du roi pour le forcer, au nom de l'amour, à reconquérir son trône perdu. Elle avait autant d'esprit que de beauté, mais on lui reprocha d'être instable et cupide ; Louis XI reconnut ses filles et les dota comme filles de France. Charles VII eut encore une autre *favorite*, Antoinette de Maignelai, qu'il maria au baron de Villequier. Celle-ci inaugure une nouvelle manière, bien pratiquée depuis et bien fructueuse : la faveur royale recherchée comme spéculation ; femmes et maris, tous acceptèrent cette honte. Louis XI lui-même, tout occupé de ses vastes pensées, ne laissa pas de s'adonner aussi à l'amour : Marguerite de Sassenage eut de lui deux filles légitimées, qui épousèrent l'une Louis, bâtard de Bourbon, et l'autre Aymar de Poitiers, sire de Saint-Vallier.

Avec François Ier commence la grande époque des *favorites;* c'est une charge de cour que d'être la maîtresse en titre du roi, et les plus grandes familles sollicitent honteusement la préférence. Paul-Louis Courier remarque, avec son ironie mordante, qu'en remontant à la source des richesses des meilleures maisons, on trouve une *favorite*. De toutes les maîtresses de François Ier, trois seulement méritent ce titre : Françoise de Foix, comtesse de Chateaubriant ; Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes, et Diane de Poitiers. La rivalité de celle-ci, devenue la maîtresse du dauphin, avec la duchesse d'Etampes, remplit toute la fin du règne de François Ier, et la belle Diane, devenue toute-puissante par l'avènement au trône de son royal amant, est véritablement reine de France. Henri II eut encore une autre *favorite*, Philippa Duco, dont la fille, Diane de France, fut légitimée et épousa d'abord un Farnèse (1553), puis un Montmorency (1557). Moins illustre de naissance, Marie Touchet, fille d'un lieutenant au bailliage d'Orléans, est la maîtresse *favorite* de Charles IX. Son anagramme, *Je charme tout*, semble une vérité ; car elle est le constant amour de ce prince d'humeur bizarre. Henri III n'eut pas de *favorites ;* c'étaient des *favoris* qu'il fallait à cet homme-femme, ce roi-reine, comme l'appelle énergiquement d'Aubigné. Mais avec Henri IV, le vert-galant, les *favorites* ont beau jeu. Trop avisé pour leur laisser prendre en politique tout l'ascendant qu'elles convoitent, il ne peut faire pourtant que ses affaires de cœur ne deviennent parfois des affaires d'Etat. Diane d'Andoumis, comtesse de Guiche, la belle Corisandre de sa correspondance amoureuse ; Françoise de Montmorency, appelée communément la Fosseuse ; Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin ; Gabrielle d'Estrées ; Henriette d'Entraigues, duchesse de Verneuil, fille de Marie Touchet et de Balzac d'Entraigues, qui l'éposa après la mort de Charles IX, régnèrent tour à tour sur le monarque, si débonnaire envers les femmes, et lui suscitèrent mille embarras divers. Louis XIII n'eut qu'une *favorite* platonique, Louise de La Fayette. Louise-Françoise de La Beaume-Leblanc, duchesse de La Vallière ; Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan ; Angélique de Roussilles, duchesse de Fontanges, « belle comme un ange et sotte comme un panier ; » Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, furent les quatre grandes *favorites* de Louis XIV ; elles marquent autant de périodes dans ce long règne et serviraient à le diviser avec tout autant de certitude que les événements les plus considérables. Ce quadruple adultère, sans compter les amours de passage, remplit la cour de bâtards, à qui il fallut créer un état, un rang, une légitimité. La princesse de Conti et le comte de Vermandois, nés de la duchesse de La Vallière ; le duc du Maine, le comte de Vexin, Mlle de Nantes, Mlle de Blois, Mlle de Tours et le comte de Toulouse, nés de Mme de Montespan, sont légitimés, quoique adultérins, et les princes du sang eux-mêmes leur sont sacrifiés. La grande démoralisation de la France, qui atteindra son apogée au milieu du XVIIIe siècle, commence sous le règne même du grand roi, qui cependant parvient à masquer son immoralité et celle de toute sa cour par une certaine décence extérieure et la rigidité de l'étiquette. Louis XV s'affranchit de cette décence apparente ; avec lui la royauté est ostensiblement avilie. Quatre sœurs, la comtesse de Mailly, la comtesse de Vintimille, la duchesse de Lauraguais et la duchesse de Châteauroux, précèdent la marquise de Pompadour, qui elle-même fait place à Anne Bécu, dite Jeanne de Vaubernier, comtesse Du Barry. La Révolution coupe court à ce règne des *favorites*, maintenant terminé chez nous, selon toute apparence. La Du Barry aura été la dernière, et celle qui disait au roi : « Prends garde, La France, ton café f... le camp ! » ne sera ni remplacée ni, on tous cas, dépassée. Pourtant les mœurs du Directoire se seraient assez bien accommodées du régime des *favorites*, et peu s'en faut que les maîtresses de Tallien et de Barras ne puissent prendre rang à la suite des précédentes. Napoléon n'eut point de *favorites ;* Louis XVIII, seul parmi les derniers souverains de la France, ressuscita un peu les mœurs de l'ancienne cour ; Mme du Cayla, qu'elle fût ou non, comme on l'a prétendu, une maîtresse platonique, n'en eut pas moins sur les affaires de l'Etat une influence incontestable.

Moins heureuses que les *favorites* des rois de France, celles des rois d'Espagne ont eu presque toutes une fin tragique ; la galanterie se mêle facilement à la cruauté, sous un climat brûlant, où éclosent des passions si vives. La juive Raquel, favorite du roi de Castille Alphonse IX (1170), captive si bien le jeune monarque qu'elle le détient neuf ans, caché à tous les yeux, dans son Alcazar de Tolède, sans qu'aucun des grands puisse l'approcher, sans qu'il prenne la moindre part au gouvernement : les *ricos-hombres* conjurés pénètrent dans le palais et massacrent la *favorite*. Les plus fortunées terminent leurs jours dans un couvent ; car, d'après l'étiquette espagnole, une maîtresse royale abandonnée ne peut plus appartenir au monde. Ce fut cette coutume qui attira à Philippe IV, un des plus galants monarques espagnols, une spirituelle réponse. Comme il allait heurter, de nuit, à la porte d'une jolie duchesse, logée au palais et qu'il avait remarquée, elle lui répondit en mettant le verrou : « Non ! non ! sire, je ne veux pas être religieuse ! » Tel fut le sort d'Eléonore de Guzman, la *favorite* d'Alphonse XI (1240) ; toute-puissante sur l'esprit du monarque, elle parvint à faire chasser l'épouse légitime, Marie de Portugal, mais lorsque le fils de celle-ci, Pierre le Cruel, devint roi à son tour, il la confina dans un monastère ; puis, se ravisant, la fit étrangler. Pierre le Cruel eut à son tour une *favorite* célèbre, Marie de Padilla, pour qui il répudia sa jeune épouse, Blanche de Bourbon. Henri de Transtamare, qui le détrôna et le poignarda de sa main, était le fils de la *favorite* Eléonore de Guzman. C'est aussi une tragique histoire que celle de la duchesse de Sandoval et de Henri IV de Castille ; le royal amant, surprenant un gentilhomme aux pieds de sa maîtresse, fait couper la tête à l'un, sans autre forme de procès, et jette l'autre au couvent. Charles-Quint eut Barbe de Blomberg, dont naquit don Juan d'Autriche, et la Piombe, *favorite* de moins haute naissance, qu'il recevait, dit-on, au monastère de Yuste : on la faisait entrer dans un corneuil. Les amours de Philippe II et de la comtesse d'Eboli sont célèbres, surtout par la part qu'y prenait, en tiers, le secrétaire Antonio Perez. D'une comédienne en renom, qu'il aima beaucoup, Maria Calderon, Philippe IV eut le second don Juan d'Autriche ; Maria Calderon, délaissée comme bien d'autres, finit ses jours au couvent. On doit encore placer, parmi les *favorites* espagnoles, la princesse des Ursins, qui essaya d'être pour Philippe V ce qu'avait été la marquise de Maintenon pour Louis XIV.

En Angleterre, à peine trouve-t-on quelques noms de femmes assez mêlées aux affaires de l'Etat pour qu'on les range parmi les *favorites*. Telles sont la comtesse de Salisbury, maîtresse d'Edouard III, et en l'honneur de qui il institua l'ordre de la Jarretière, et surtout la duchesse de Portsmouth, qui joua un grand rôle politique sous Charles II ; les deux autres maîtresses du voluptueux monarque, la duchesse de Cleveland et la nièce de Mazarin, Hortense Mancini, montrent avec quelle facilité Charles II, élevé à la cour de Louis XIV, avait adopté les mœurs du grand roi. Clémentine Walkensaw, la maîtresse de Charles-Edouard, le prétendant, plus connu par les romans de Walter Scott que par l'histoire, eût été une *favorite*, si son amant eût reconquis son trône.

On ferait un volume, et même un volume intéressant, en recherchant dans les historiens, et surtout dans la collection des mémoires, le récit des intrigues, des ardentes compétitions, des rivalités mises en jeu par la chute et l'avènement des *favorites*. Ces révolutions de boudoirs ont parfois tout l'intérêt d'une révolution politique, sans compter l'imbroglio d'une comédie et le piquant de la chronique scandaleuse. Parmi les anecdotes relatives aux *favorites*, dont fourmillent les mémoires, nous en détacherons trois, qui sont curieuses.

Au nombre des aspirantes à la succession de la duchesse de Châteauroux dans ses fonctions de *favorite* se trouvait une présidente à mortier. A l'un des bals donnés à Versailles après le mariage du dauphin, le roi parut déguisé en if, accompagné de trois ou quatre seigneurs costumés à l'avenant. On ne tarda pas néanmoins à reconnaître Sa Majesté au milieu de ce buisson vivant ; la présidente surtout fut prompte à découvrir le monarque sous sa verdoyante parure ; elle s'attacha à ses pas et le lutina pendant un quart d'heure dans un langage panaché de malice, de flatteries et de soupirs, que le prince dut trouver très-significatifs. Fatigué de cette avalanche de galanteries provocatrices presque autant que du poids de son costume, Louis XV se retira bientôt, suivi des ifs courtisans qui l'accompagnaient, et l'on porta son déguisement chez le premier valet de chambre de service, qui avait un petit appartement auprès de la chambre du roi. M. de Bridge, ami de cet officier, se trouvait en ce moment près de lui ; il le prie de lui prêter le déguisement que venait de quitter Sa Majesté, ce à quoi le valet de chambre consentit. Il donna même à son ami la clef de l'appartement, afin qu'il pût venir quitter cet habillement quand il en serait las. M. de Bridge fut à peine dans le bal, que la présidente l'aborda. le prenant pour le roi, dont elle reconnut parfaitement le costume qu'elle avait, à certaines marques, distingué des autres ifs. Les agaceries de cette dame devinrent cette fois beaucoup plus vives encore ; l'ambitieuse aspirante lança par-dessus les moulins la gaze transparente qui recouvrait un reste de pudeur. M. de Bridge, enchanté de la méprise qu'il avait prévue, répondit avec empressement aux avances de la présidente. En quelques minutes l'amour fit un chemin prodigieux dans deux cœurs qui s'entendaient si bien ; bref, l'if galant proposa à sa conquête de le suivre dans la chambre du premier valet de chambre, dont il avait la clef. On dit *non*, mais d'un ton... d'un ton !... on eut l'air de se laisser entraîner, quoique le vainqueur ne dût pas déployer une force herculéenne pour vaincre cette résistance obligée. Peu à peu les amants s'éloignèrent du cercle brillant ; le bruit harmonieux de la musique s'affaiblit à leurs oreilles, une porte s'ouvrit mystérieusement, et... nous tirons le rideau. La nuit de M. de Bridge, désirant que son triomphe fût complet aux yeux de toute la cour, voulut rentrer dans le bal en donnant le bras à l'illustre vainqueur. Mais que devint-elle, grand Dieu ! lorsqu'en traversant l'œil-de-bœuf elle vit le roi, le vrai roi, qui s'entretenait d'une tout autre guerre que celle où elle venait de se laisser vaincre ? L'écuyer s'esquiva prudemment, et la présidente en fut pour ses frais et ses illusions.

Voici un autre fait, relatif également au règne de Louis XV. La comtesse d'Estrades, un personnage insignifiant, avait remplacé dans le cœur du roi la marquise de Pompadour. Voici le piége que lui tendit Choiseul, qui voulait la renverser, et dans lequel elle tomba avec la plus grande naïveté. Le duc va trouver une dame de la cour, amie intime de la comtesse, et lui propose, de la part du roi, une commission secrète dont le succès sera récompensé par une gratification de cent mille écus. A cette déclaration, l'amie intime ouvre au grand large les yeux et les oreilles, fait mille protestations de dévouement et demande ce dont il s'agit. Sûr de ses dispositions, le ministre la prie de s'informer auprès de Mme d'Estrades de ce qui se sera passé entre elle et Sa Majesté la nuit suivante, le roi ne se rappelant rien, le lendemain, des détails de ces mystérieuses entrevues, et ayant le plus vif désir d'en être entretenu après coup.

« Je vous comprends, dit en riant la confidente ; demain, avant la nuit, vous serez à même de satisfaire la curiosité du roi. » Le lendemain, de bonne heure, l'espionne du ministre alla visiter son amie et lui arracha fort adroitement le secret des mystères de la nuit précédente, qui, d'ailleurs, pesaient un peu à la discrétion de la beauté favorisée. La confidente soudoyée sut toutes les circonstances de l'entrevue, et Mme d'Estrades les lui peignit dépouillées de gaze. Le soir même, Choiseul avait les renseignements attendus impatiemment, et l'amie traîtresse serrait dans son tiroir un bon de cent mille écus. Muni de cette délation arrangée par un secrétaire, le duc, admis seul au petit lever de Louis XV, le pria, d'un air composé, d'écouter un récit qui intéressait sa gloire.

« Il y a donc du scandale sous jeu ? demanda le roi, qui aimait fort ces sortes de contes.

Un peu, sire, et comme le nom de Votre Majesté ne doit jamais être accompagné du plus simple soupçon de ridicule, il est de mon devoir de lui dire franchement qu'elle honore de ses plus hautes bontés une personne qui n'en est point digne et qui en mésuse en les déprisant avec audace. — De qui parlez-vous, monsieur le duc ? — De Mme la comtesse d'Estrades. — Ah ! continuez... Mais êtes-vous bien sûr, mon ami ? — Vous aliez en juger... Cependant, je crains de fâcher Votre Majesté. — Non, non, continuez. — Par obéissance donc, mais avec une profonde douleur, je commence au roi le bulletin de la chronique scandaleuse. Parmi les anecdotes relatives aux *favorites*, dont fourmillent les mémoires, nous en détacherons trois, qui sont curieuses.

Au nombre des aspirantes à la succession de la duchesse de Châteauroux dans ses fonctions de *favorite* se trouvait une présidente à mortier. A l'un des bals donnés à Versailles après le mariage du dauphin, le roi parut déguisé en if, accompagné de trois ou quatre seigneurs costumés à l'avenant. On ne tarda pas néanmoins à reconnaître Sa Majesté au milieu de ce buisson vivant ; la présidente surtout fut prompte à découvrir le monarque sous sa verdoyante parure ; elle s'attacha à ses pas et le lutina pendant un quart d'heure dans un langage panaché de malice, de flatteries et de soupirs, que le prince dut trouver très-significatifs. Fatigué de cette avalanche de galanteries provocatrices presque autant que du poids de son costume, Louis XV se retira bientôt, suivi des ifs courtisans qui l'accompagnaient, et l'on porta son déguisement chez le premier valet de chambre de service, qui avait un petit appartement auprès de la chambre du roi. M. de Bridge, ami de cet officier, se trouvait en ce moment près de lui ; il le prie de lui prêter le déguisement que venait de quitter Sa Majesté, ce à quoi le valet de chambre consentit. Il donna même à son ami la clef de l'appartement, afin qu'il pût venir quitter cet habillement quand il en serait las. M. de Bridge fut à peine dans le bal, que la présidente l'aborda. le prenant pour le roi, dont elle reconnut parfaitement le costume qu'elle avait, à certaines marques, distingué des autres ifs. Les agaceries de cette dame devinrent cette fois beaucoup plus vives encore ; l'ambitieuse aspirante lança par-dessus les moulins la gaze transparente qui recouvrait un reste de pudeur. M. de Bridge, enchanté de la méprise qu'il avait prévue, répondit avec empressement aux avances de la présidente. En quelques minutes l'amour fit un chemin prodigieux dans deux cœurs qui s'entendaient si bien ; bref, l'if galant proposa à sa conquête de le suivre dans la chambre du premier valet de chambre, dont il avait la clef. On dit *non*, mais d'un ton... d'un ton !... on eut l'air de se laisser entraîner, quoique le vainqueur ne dût pas déployer une force herculéenne pour vaincre cette résistance obligée. Peu à peu les amants s'éloignèrent du cercle brillant ; le bruit harmonieux de la musique s'affaiblit à leurs oreilles, une porte s'ouvrit mystérieusement, et... nous tirons le rideau. La nuit de M. de Bridge, désirant que son triomphe fût complet aux yeux de toute la cour, voulut rentrer dans le bal en donnant le bras à l'illustre vainqueur. Mais que devint-elle, grand Dieu ! lorsqu'en traversant l'œil-de-bœuf elle vit le roi, le vrai roi, qui s'entretenait d'une tout autre guerre que celle où elle venait de se laisser vaincre ? L'écuyer s'esquiva prudemment, et la présidente en fut pour ses frais et ses illusions.

Voici un autre fait, relatif également au règne de Louis XV. La comtesse d'Estrades, un personnage insignifiant, avait remplacé dans le cœur du roi la marquise de Pompadour. Voici le piége que lui tendit Choiseul, qui voulait la renverser, et dans lequel elle tomba avec la plus grande naïveté. Le duc va trouver une dame de la cour, amie intime de la comtesse, et lui propose, de la part du roi, une commission secrète dont le succès sera récompensé par une gratification de cent mille écus. A cette déclaration, l'amie intime ouvre au grand large les yeux et les oreilles, fait mille protestations de dévouement et demande ce dont il s'agit. Sûr de ses dispositions, le ministre la prie de s'informer auprès de Mme d'Estrades de ce qui se sera passé entre elle et Sa Majesté la nuit suivante, le roi ne se rappelant rien, le lendemain, des détails de ces mystérieuses entrevues, et ayant le plus vif désir d'en être entretenu après coup.

« Je vous comprends, dit en riant la confidente ; demain, avant la nuit, vous serez à même de satisfaire la curiosité du roi. » Le lendemain, de bonne heure, l'espionne du ministre alla visiter son amie et lui arracha fort adroitement le secret des mystères de la nuit précédente, qui, d'ailleurs, pesaient un peu à la discrétion de la beauté favorisée. La confidente soudoyée sut toutes les circonstances de l'entrevue, et Mme d'Estrades les lui peignit dépouillées de gaze. Le soir même, Choiseul avait les renseignements attendus impatiemment, et l'amie traîtresse serrait dans son tiroir un bon de cent mille écus. Muni de cette délation arrangée par un secrétaire, le duc, admis seul au petit lever de Louis XV, le pria, d'un air composé, d'écouter un récit qui intéressait sa gloire.

« Il y a donc du scandale sous jeu ? demanda le roi, qui aimait fort ces sortes de contes.

Un peu, sire, et comme le nom de Votre Majesté ne doit jamais être accompagné du plus simple soupçon de ridicule, il est de mon devoir de lui dire franchement qu'elle honore de ses plus hautes bontés une personne qui n'en est point digne et qui en mésuse en les déprisant avec audace. — De qui parlez-vous, monsieur le duc ? — De Mme la comtesse d'Estrades. — Ah ! continuez... Mais êtes-vous bien sûr, mon ami ? — Vous aliez en juger... Cependant, je crains de fâcher Votre Majesté. — Non, non, continuez. — Par obéissance donc, mais avec une profonde douleur, je commence au roi le bulletin de la chronique scandaleuse. Parmi les anecdotes relatives aux *favorites*, dont fourmillent les mémoires, nous en détacherons trois, qui sont curieuses.

Au nombre des aspirantes à la succession de la duchesse de Châteauroux dans ses fonctions de *favorite* se trouvait une présidente à mortier. A l'un des bals donnés à Versailles après le mariage du dauphin, le roi parut déguisé en if, accompagné de trois ou quatre seigneurs costumés à l'avenant. On ne tarda pas néanmoins à reconnaître Sa Majesté au milieu de ce buisson vivant ; la présidente surtout fut prompte à découvrir le monarque sous sa verdoyante parure ; elle s'attacha à ses pas et le lutina pendant un quart d'heure dans un langage panaché de malice, de flatteries et de soupirs, que le prince dut trou-

» secours ne pourraient dissiper. Quelques » légers éclairs sans suite ont brillanté la » scène, dans le genre de ces feux follets qui, » durant les nuits d'été, jettent des lueurs » trompeuses. Le rôle de la nouvelle Roxelane » l'ennuierait à périr, si les corvées n'en » étaient pas compensées par l'avantage de » gouverner le plus puissant des maîtres. »

— Quelle indignité ! s'écria le roi ; mais, ce qui me fâche le plus, c'est que tous les faits contenus dans ce libelle sont vrais. Que voulez-vous, mon cher duc, je vieillis ; la faiblesse est le défaut naturel de mon âge. Cependant, ces trompettes prises pour le publier ne me plaisent guère, et je commettrais une faute impardonnable si je revoyais jamais la femme qui m'a ainsi traduit au tribunal des sarcasmes et du ridicule. » La comtesse d'Estrades fut exilée dans ses terres.

Le récit suivant, emprunté à un témoin oculaire et très-véridique, Mme du Hausset, formera la moralité de toutes ces turpitudes, en montrant à travers quels ennuis et quels dégoûts une *favorite* parvenait à se perpétuer auprès du monarque. Que de peines s'est données Mme de Pompadour pour conserver une faveur qui lui pesait, mais qu'elle ne voulait pas quitter ! « J'avais remarque que Madame, depuis plusieurs jours, se faisait servir du chocolat à triple vanille et ambré à son déjeuner ; qu'elle mangeait des truffes et des potages au céleri. La trouvant fort échauffée, je lui fis un jour des représentations sur son régime, qu'elle eut l'air de ne pas écouter. Alors je crus en devoir parler à son amie, la duchesse de Brancas, qui me fit signe de me taire, me dit-elle ; et je » vais lui en parler devant vous. » Effectivement, après sa toilette, Mme de Brancas lui fit part de ses craintes pour sa santé. Madame donna un peu d'humeur, puis se mit à fondre en larmes. J'allai aussitôt fermer la porte, et revins écouter. « Ma chère amie, dit Madame à Mme de Brancas, je suis troublée de vous faire part de perdre le cœur du roi » en cessant de lui être agréable. Les hom- » mes mettent, comme vous pouvez le savoir, » beaucoup de prix à certaines choses, et j'ai » le malheur d'être d'un tempérament très-froid. J'ai imaginé, pour prendre un régime » un peu échauffant pour réparer ce défaut, » et, depuis deux jours, cet élixir me fait as- » sez de bien, ou du moins j'ai cru m'en aper- » cevoir. » La duchesse de Brancas prit la drogue qui était sur sa toilette, et, après l'avoir sentie : « Fi ! » dit-elle ; et elle la jeta dans la cheminée. Madame la gronda et dit : « Je n'aime pas être traitée comme un enfant. » Elle pleura encore et dit : « Vous ne » savez pas ce qui m'est arrivé il y a huit » jours ! Le roi, sous prétexte qu'il faisait » chaud, s'est mis sur mon canapé, et y a » passé la moitié de la nuit ; il se dégoûtera » de moi et en prendra une autre. — Vous ne » l'éviterez pas, répondit la duchesse, en sui- » vant votre régime, et ce régime vous tuera. » Rendez au roi votre société précieuse de » plus en plus par votre douceur ; ne le re- » poussez pas dans d'autres moments ; et lais- » sez faire le reste. Vous êtes dans les chaînes de l'habi- » tude vous l'attacherait pour toujours. » Ces dames s'embrassèrent, et le régime fut abandonné. »

Les *favorites* des reines doivent être rangées dans une autre catégorie ; mais, quoique puisant leur faveur dans un sentiment d'une autre nature, elles n'en ont pas moins joui, elles aussi, d'un grand ascendant. La *favorite* de Jeanne Ire de Naples, Philippine Catane, plus la *Catanoise*, domina complétement sa maîtresse, au point de la pousser au crime et de lui faire perdre son trône. En France, Marie de Médicis fut presque au même point au pouvoir d'Eléonore Galigaï, la maréchale d'Ancre ; en Angleterre, la reine Anne, fille de Jacques II, n'agissait que d'après les conseils de sa *favorite*, la duchesse de Marlborough.

— Bibliogr. Pierre Du Puy, *Histoire des plus illustres favoris anciens et modernes* (Leyde (Paris), 1659, in-4° ou in-12 ; 1660, in-12 ; 1661, in-12 ; 1662, in-12 ; augment. par N... N... Louvet (Lyon, 1677, 3 vol. in-12)]; Mlle de La Rocheguilhem, *Histoire des favorites, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable sous plusieurs règnes* (Amsterdam, 1687, in-12 ; 1703, in-12) ; Christian-Friedrich Moelle, *Biographien gestürzter Günstlinge* (Giess., 1802, in-8°) ; Otto v. Corvin, *Biographien historich-berühmter Maitressen* (Londres, 1848, in-8°) ; il a paru une seule livraison, concernant la vie de Marie Aurore, comtesse de Konigsmark, l'une des maîtresses de l'électeur Frédéric-Auguste, surnommé le Fort, qui se flattait d'avoir 357 enfants naturels (Œttinger).

Ouvrages particuliers sur galanteries des rois de France. N... N... Vanel, *Galanteries des rois de France, depuis le commencement de la monarchie* (Bruxelles, 1694, in-12 ; Cologne, 1695-1698, 2 vol. in-12), augment. des *Amours des rois de France*, par Henri Sauval (Paris, 1731, 2 vol. in-12 ; 1739, 2 vol. in-12) ; Henri Sauval, *Mémoires historiques et secrets, contenant les amours des rois de France* (Paris, 1739, in-12), trad. en allem. sous ce titre *Liebschaften der Kœnige von Frankreich* (Glogau, 1754, in-8°) ; Edme-Théodore Bourg Saint-Edme, *Amours et galanteries des rois de France. Mémoires historiques sur les concubines, maîtresses et favorites de ces princes, depuis le commencement de la monarchie jusqu'au règne de Charles X* (Paris, 1829, 2 vol. in-8° ; trad. en allem. par Johan Sporchil (Schneeb., 1830, 2 vol. in-8°) ; par August Traxel (Cologne, 1830, 2 vol. in-8°) ; G... Touchard-Lafosse, *Chroniques pittoresques et critiques de l'Œil-de-Bœuf, des petits appartements de la cour et des salons de Paris, sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI*, publ. par Mme la comtesse douairière de B*** (Paris, 1829-1832, 8 vol. in-8°), trad. en allem. par Ludwin v. Alvensleben (Leipzig, 1830-1834, 8 vol. in-8°) ; A... Fougeret, *Galanteries des rois et des reines de France* (Paris, 1837, 2 vol. in-8°) ; Eduard-Maria Œttinger, *Der Ring des Nostradamus. Historisch-romantische Skizzen des franzœsischen Hoslebens von* 1515 *bis* 1821 (Leipzig, 1833, 2 vol. in-8° ; 1843, 3 vol. in-8° ; 1852, 3 part. en 1 vol. in-18) ; trad. en danois (Kjoebenh., 1848, 3 vol. in-8°) ; en hollandais (Amsterdam, 1847, 2 vol. in-8°) ; en suédois (Stockholm, 1849, 3 vol. in-8°) ; Lapierre de Châteauneuf, les *Favorites des rois de France depuis Agnès Sorel jusqu'à nos jours* (1826, 2 vol. in-12). Capefigue, les *Reines de la main gauche* (Paris, Amiot 1858-1859 ; 7 vol. ont déjà paru.)

Favori (LE) ou **la cour de Catherine II**, comédie en trois actes, mêlée de chants, par Ancelot, représentée sur le théâtre du Vaudeville, le 15 octobre 1831. Potemkin, qui a succédé à Orloff dans le cœur de Catherine, se fatigue du rôle d'amant ; déjà même, afin de se ménager des moyens de séduire la comtesse Poleska, jeune Polonaise amie de l'impératrice, il songe à occuper sa souveraine d'un amour passager et il a jeté les yeux sur un sergent de ses gardes, aux formes athlétiques. Vain espoir ! Catherine a distingué le comte Lowinski, Polonais au service de la Russie et amant secret de Poleska. Tandis que ces intrigues se nouent, Catherine fait sa correspondance avec Voltaire, médite le prochain démembrement de la Pologne, et, songeant aux plaisirs, donne rendez-vous à Lowinski le soir même, chez Potemkin. Poleska est chargée d'écrire la tendre missive que l'impératrice remet elle-même à son amant en jouant à colin-maillard. Mais Poleska trompera l'espoir de Catherine en indiquant à Potemkin, qui sollicite aussi d'elle un entretien, l'heure indiquée à Lowinski. Potemkin veut à tout prix retenir l'impératrice dans ses fers, et il lui révèle l'amour de Lowinski pour Poleska. A l'une des preuves à Catherine ; les deux amants ne tardent pas à lui en fournir, car Poleska vient réveiller dans l'âme de Lowinski l'amour de la patrie en lui apprenant que deux millions de Polonais vont passer sous le sceptre russe. Le comte foule à l'instant aux pieds toutes les décorations qu'il tient de l'impératrice, ainsi que les insignes de son grade ; de son côté, Poleska, effrayée du péril qui le menace, jure de ne pas séparer son sort de celui de son amant. Par bonheur, le prince de Ligne, qui vient pour lire à l'impératrice la nouvelle tragédie que Voltaire lui a envoyée (*l'Orphelin de la Chine*), lui cite (très-à-propos) l'acte de clémence et de générosité du conquérant tartare envers Idamé et Zamti, et, comme Gengis, Catherine de Russie pardonne. Cette pièce compte parmi les meilleurs succès d'Ancelot. L'action est vive, rapide, variée ; les personnages sont habilement groupés et animent les moindres détails par l'esprit du dialogue. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'être franchement ni une pièce de comédie, ni un drame, ni un vaudeville, et d'appartenir, par certains côtés, aux trois genres à la fois.

Favorite (LA), opéra en quatre actes, paroles de A. Royer et Gustave Waëz, musique de Donizetti, représenté à l'Académie royale de musique le 2 décembre 1840. Cet ouvrage devait être joué en trois actes au théâtre de la Renaissance, sous le titre de : *l'Ange de Nisida*. La fermeture de ce théâtre fit transporter la pièce à l'Opéra. Ce fut alors qu'on ajouta un quatrième acte auquel Scribe collabora, ce qui explique pourquoi le nom de cet auteur se trouve dans les premières éditions de la partition. Le sujet de cet ouvrage est intéressant. Les auteurs l'ont emprunté à la tragédie de Baculard-D'Arnaud, intitulée : le *Comte de Comminges*. Fernand, novice au couvent de Saint-Jacques de Compostelle, se sent troublé à la vue d'une femme qu'il rencontre au sortir de l'église. Son imagination s'exalte, et, malgré les avertissements de son supérieur, il renonce à la vie monastique. Celle dont il est épris n'est autre que Léonore de Guzman, la favorite du roi Alphonse XI de Castille ; mais Fernand l'ignore, et, pour mériter sa main, il prend l'épée et rend au monarque des services signalés ; à titre de récompense, il demande et obtient d'épouser celle qu'il aime. Alphonse découvre la trahison de sa maîtresse, et presse le moment de cette union funeste. A son tour, Fernand apprend de la bouche des seigneurs de la cour le déshonneur dont il vient de se couvrir. Le message par lequel il aurait pu connaître la vérité avait été intercepté. Révolté du rôle que le roi lui a fait jouer, il brise son épée à ses pieds, *car*, dit-il, *il est le roi* ; il se dépouille de ses insignes et de ses titres, et revient pleurer dans le cloître ses illusions perdues ; mais Léonore, brisée par la douleur, s'est traînée jusqu'au monastère. Elle entend la voix de son amant prononcer des vœux éternels, et, lorsqu'il sort du temple, tombe expirante à ses pieds. Une réconciliation *in extremis* a lieu entre les deux amants.

La musique de Donizetti est constamment à la hauteur de ces situations dramatiques, passionnées, émouvantes. Le souffle de l'honneur, qui circule dans le poëme, anime aussi la partition. Les aristarques peuvent signaler çà et là les traces du laisser-aller italien ; mais il est impossible d'admettre qu'un ouvrage qui est encore un des plus grands succès de l'Opéra soit une œuvre médiocre. L'introduction, qui n'est autre chose qu'une gamme ascendante et descendante, est rhythmée et accompagnée de manière à satisfaire le goût des harmonistes les plus sévères. La cavatine : *Un ange, une femme inconnue*, est suave et touchante ; le duo qui suit offre une phrase inspirée : *Idole si douce et si chère*. Un chœur fort gracieux précède un duo plein de passion, où se trouve encore une phrase distinguée, à trois temps *larghetto : Ah ! que dites-elle?* L'air de bravoure du ténor : *Oui, ta voix m'inspire*, d'une allure un peu commune peut-être, exprime l'ardeur belliqueuse d'un jeune capitaine. Le second acte s'ouvre dans les jardins de l'Alcazar. Le roi y chante un air dont le début est empreint d'une langueur voluptueuse, d'une morbidesse orientale ; mais la fin manque de distinction. Le petit duo qui suit est d'une mélancolie à laquelle l'emploi des grandes ressources harmoniques n'aurait rien ajouté. Nous accordons que les airs du ballet sont insignifiants, et que le finale du deuxième acte est bruyant et rendu presque intolérable par la façon dont on l'exécute. Dans le troisième acte, le compositeur se relève par le trio pathétique avec voix récitante : *Pour tant d'amour ne voyez pas ingrate*, et par l'andante : *O mon Fernand*, précédé d'une ritournelle exécutée par les cors. Le chœur : *Déjà dans la chapelle*, est un joli hors-d'œuvre, et le finale du troisième acte, malgré quelques phrases banales, ne manque pas d'ampleur et de nobless. Le quatrième acte est le plus beau de tous ; le caractère des personnages est profondément senti et la déclamation juste ; le chœur : *Frères, creusons l'asile*, écrit sur une seule note, a l'expression convenable, et la phrase : *Les cieux s'emplissent d'étincelles*, est aussi religieuse qu'une phrase peut l'être au théâtre. Nous terminerons en rappelant la cavatine délicieuse : *Ange si pur*, et le duo final, dont la phrase, devenue populaire, n'est certainement pas la plus belle ; la mélodie chantée par Léonore, en *la* bémol mineur, est ravissante. Dans l'œuvre entière, l'action dramatique est exprimée avec force et vérité. Le plus beau rôle de Mme Stoltz a été celui de Léonore. Baroilhet a laissé des souvenirs dans celui d'Alphonse, et Roger a toujours chanté avec la plus grande distinction le rôle de Fernand, créé par Duprez.

A propos d'une reprise de la *Favorite* à l'Opéra, en octobre 1869, un critique disait dans un journal de l'époque :

« La *Favorite* est, après *Lucie*, l'opéra de Donizetti qu'on a le plus chanté en France, en Italie, en Europe, dans le nouveau monde comme dans l'ancien. Hélas ! c'est peut-être de tous celui dont les mélodies populaires vont se craquelant, s'émiettant et tombant finalement en poussière ! Le vent de l'oubli est bien près de balayer cette poussière d'un musicien de beaucoup de talent, mais de plus fécondité que de talent, et de plus de panier que de fécondité encore.

» Le métier, compagnon du talent, prenant le pas sur lui, élevant la voix à sa place, tel fut l'artisan à tout faire auquel le pauvre Donizetti demanda trop souvent ses inspirations de la dernière heure. Le métier, c'est-à-dire la main substituée au cœur et au cerveau, ne chemine-t-il pas, visible encore, dans les meilleures pages de la *Favorite?* On a dit de cet improvisateur, toujours prêt et jamais lassé, qu'il lui arriva bien des fois d'écrire un finale tout entier, pendant que les chanteurs répétaient l'ouvrage sur la scène, groupés autour de la petite table où le musicien, causant et riant, donnait la volée à ses pieds de mouche. Admirez ce tour de force, si vraiment vous en avez le courage ! Moi, je n'attriste. La facilité, qui fait pâmer d'admiration les sots, me met les larmes aux yeux ; chez les natures richement douées, elle offre le douloureux spectacle de la paresse qui, pour abréger le mystère de la conception et de la vie, multiplie les avortements. Il était écrit là-haut que Donizetti mourrait deux fois : la folie a tué l'artiste, la facilité a tué son œuvre, ou elle la tuera dans un avenir dont on peut calculer l'échéance redoutable. » L'événement donnera tort au critique. L'œuvre restera.

Voici les trois morceaux les plus connus de cet opéra :

1° La romance : *Un ange, une femme inconnue ;*

2° *Pour son amour ne soyez pas ingrate ;*

3° Le duo final de la pièce : *Viens, viens! je cède éperdu au